

La bataille de Talavera, les 27 et 28 juillet 1809

La bataille de Talavera est très différente de la précédente. Ici nous pouvons suivre toutes les phases de l'attaque, le tir initial de l'artillerie assaillante, la riposte de l'artillerie de la défense, la bataille à moyenne portée avec emploi des boîtes à mitraille et le choc final des infanteries. Ces trois phases se sont développées dans un ordre bien précis ; les statistiques nous permettent de déterminer l'efficacité des armes pour chacune. Nous avons aussi choisi de nous pencher sur ce cas parce que nous disposons d'une source exceptionnelle, la carte d'Unger, qui nous donne avec précision les positions initiales des diverses pièces et nous renseigne sur les mouvements effectués par l'artillerie en cours d'action. Aucune autre source ne mentionne ces renseignements.

Il est vrai que nous ne possédons pas cette fois des chiffres séparés pour les pertes dues aux actions respectives des artilleries et des tirs d'infanterie. Mais on observe ici aussi que, dans leur grande majorité, les pertes britanniques furent provoquées par le tir des canons français, alors que les pertes françaises furent essentiellement le fait de l'infanterie britannique. Nous pouvons admettre comme hypothèse de travail que les 2/3 des pertes françaises furent causées par le feu d'infanterie alors que, chez les Anglais, c'est l'inverse qui se produisit.

Le 27 juin 1809, une force britannique, renforcée par quelques unités de la Légion royale allemande, et placée sous les ordres de Sir Arthur Wellesley, quitta le Portugal pour entrer en Espagne. Elle dut repasser la frontière quelque temps après. Telle se présentait la première offensive d'une guerre qui allait durer quatre ans et qui devait s'achever par le départ des Français de la péninsule Ibérique. L'armée de Wellesley comprenait la 1^{re}, la 2^e, la 3^e et la 4^e division; l'armée était forte de 10 brigades d'infanterie, de 3 brigades de cavalerie et de 6 brigades d'artillerie légère. Il s'agissait au total d'un peu plus de 20 000 hommes et de 30 canons (faute de chevaux, les obusiers avaient été laissés au Portugal). Le général Don Gregorio de la Cuesta, commandant des forces espagnoles alliées, qui avaient 38000 hommes sous ses ordres, prit l'initiative de passer à l'offensive et crut qu'il lui serait possible de pousser jusqu'à Madrid. Il allait se heurter aux 50000 Français du corps du maréchal Victor, alors que celui du maréchal Soult occupait une position suffisamment menaçante sur le flanc de la progression pour inciter Wellesley à la prudence.

Les forces de Wellesley arrivèrent à Placentia le 10 juillet, alors que Cuesta atteignait Almaraz. Le maréchal Victor se trouvait déjà à Talavera ; il fit alors mouvement pour se placer entre les deux armées alliées et il aurait sans doute pu les défaire l'une après l'autre, s'il n'avait reçu de Joseph Bonaparte, roi d'Espagne, l'ordre de se replier sur Oropesa, au nord de Talavera. Après des pourparlers très laborieux entre les généraux anglais et espagnol, il fut décidé que tous deux poursuivraient les troupes du maréchal Victor; cependant, l'avance des Anglais ne put s'effectuer facilement, car les Espagnols ne parvenaient pas à leur fournir les moyens de transport et le ravitaillement promis. Cuesta s'élança donc et se fit étriller non loin de Talavera. Pour rétablir une situation qui risquait de dégénérer, Wellesley décida alors de se porter en avant et de s'opposer à la progression de Victor. A cet effet, Wellesley disposa les troupes dans une position de crête, située au nord de Talavera ; les unités espagnoles que l'on réussissait à rallier prendraient position à la droite des Anglais; de la sorte, sur le papier du moins, l'égalité numérique serait rétablie.

On trouvera sur la carte quelques indications sur la partie gauche, située le plus au nord, de la position occupée par les alliés. Prenant sa source dans les collines situées au nord de la position, un ruisseau traversait la plaine du nord au sud et se jetait dans le Tage à Talavera (à 1000 m au-dessus du bord inférieur de la carte). Les points dominants du champ de bataille étaient constitués par deux collines: à l'ouest du ruisseau, le Cerro de Medellin, dont la face est plus abrupte que le versant du Cerro de Cascajal situé du côté des Français.

Le ruisseau ne formait pas un véritable obstacle et le reste du terrain était très dégagé. De la redoute (qu'on voit sur la droite de la ligne britannique), jusqu'à la ville de Talavera, le front était puissamment protégé par des fossés, des haies, des murs et des ouvrages faits d'arbres abattus. Cette partie de la ligne de défense, confiée aux Espagnols, était pratiquement imprenable. Ces troupes ne participèrent que dans une faible mesure à la bataille et ne subirent que des pertes mineures; nous n'étudierons donc pas leur action.

L'occupation de la moitié nord de la position par la force mixte, composée d'Anglais et d'Allemands, ne se fit pas sans confusion ; ce désordre était dû partiellement au manque de chevaux de trait ; en outre, les hommes et les animaux étaient épuisés et sous alimentés. On parvint, cependant, à faire occuper et à mettre en état de défense le secteur situé entre le Cerro de Medellin et la redoute. Position clef de la défense, la colline ne fut fermement tenue qu'au cours de l'après-midi du 27. Une brigade à 3 bataillons, placée sous les ordres du colonel Donkin et appartenant à la 3^e division, prit alors position au pied de la colline.

Au cours d'un premier engagement qui eut lieu ce jour-là, le maréchal Victor chercha à s'emparer de Cerro de Medellin, qui lui paraissait mal gardé; à la fin de l'après-midi, les Français attaquèrent en direction du nord-est; au terme d'une mêlée confuse, ils finirent par être repoussés. Des renforts alliés prirent alors les positions indiquées sur la carte. Prévoyant de nouvelles attaques françaises, quelques unités effectuèrent un léger repli.

La nuit fut, pour les deux camps, une veillée d'armes où furent prises les dernières dispositions. La partie principale du secteur britannique fut confiée à 10 bataillons, en ligne sur deux rangs avec 200 files ; chaque bataillon tenait environ 125 m de terrain. Massés un peu en retrait, les 3 bataillons de Donkin constituaient une réserve tactique; le sommet de la colline fut confié aux 6 bataillons de la 4^e division. Les positions de l'infanterie sont indiquées par Fortescue avec une grande précision ; celles des unités de l'artillerie britannique et des éléments d'artillerie de la Légion allemande nous sont fournies par Unger, qui a fait autorité en la matière.

Nous devons partir de l'hypothèse que la position des pièces de la brigade du capitaine Sillery ne lui permettait de tirer par-dessus l'infanterie alliée que dans des cas exceptionnels. Initialement, la brigade des pièces de 6 livres (indiquée en A), se trouvait à l'extrême droite de la ligne, et ces pièces ne gagnèrent l'emplacement indiqué sur la carte qu'à l'issue de la première attaque française. Des commentaires, il ressort aussi que les canons et obusiers espagnols, figurant sur la carte et servant à renforcer les brigades du capitaine Lawson et du capitaine von Rettberg, n'entrèrent en action qu'après la fin de la matinée, lorsque Sir Arthur demanda à Cuesta de venir à la rescousse. Bien servis, ces canons de 12 livres étaient les pièces les plus puissantes dont disposaient les alliés. L'infanterie française entra en action en adoptant la formation indiquée sur la carte J, qui reflète les habitudes tactiques en usage. Les grosses pièces de l'artillerie française étaient donc concentrées en une seule batterie, sur les hauteurs du Cerro de Cascajal. Selon Fortescue, cette batterie comptait 30 pièces; 36 autres carrons servaient de soutien aux colonnes attaquant au centre. Le reste de l'artillerie (qui comptait au total 80 bouches à feu) se trouvait en réserve un peu plus en arrière.

Les Français lancèrent au cours de la journée trois attaques successives qui sont indiquées sur la carte (avec les numéros d'ordre 1, 2 et 3). Du point de vue de la puissance de feu, chacune de ces attaques se présenta différemment et fait l'objet d'une description particulière.

Le 28, peu après l'aube, il devint évident que les Français, dont la première attaque du Cerro de Medellin avait échoué, allaient renouveler l'opération. Leur batterie de 30 pièces commença à bombarder les positions alliées de l'aile gauche en tirant du haut du

Cerro de Cascajal ; une division à 3 régiments (9 bataillons), sous le commandement du général Ruffin, s'élança à l'assaut en partant d'une base d'attaque située au nord.

Il est difficile d'évaluer les résultats de cette préparation d'artillerie effectuée selon la «manière» française du temps. Si l'on admet que Fortescue a noté avec suffisamment de précision l'emplacement des unités anglaises, on voit que les canons français ont ouvert le feu à près de 900 m de l'adversaire, ce qui, d'après les estimations de Müller, ne permettait d'enregistrer que 20% de coups au but contre une formation d'infanterie en ligne. Il est vrai que la batterie française possédait quelques pièces de 12 et de 8, ce qui assurait une portée supérieure à celle des canons alliés de 6 livres. Dans ces conditions, les pièces de von Rettberg n'auraient pu répliquer de façon efficace. Il est possible qu'initialement l'infanterie anglaise ait occupé des positions plus avancées que ne l'indique la carte de Fortescue, mais que, sur ordre de Sir Arthur, ses unités se soient repliées derrière la crête pendant la durée de la préparation française. Ce tir provoqua néanmoins de fortes pertes dans les unités anglaises. Fortescue indique que les projectiles creusèrent de grands vides dans les rangs de droite de la brigade Stewart. Nous trouvons là un éloge de l'artillerie française pour l'efficacité de ses tirs à longue portée, supérieure à celle que l'on admet généralement.

C'est alors que se leva un léger vent d'est qui entraîna les nappes de fumée du tir français en direction de l'infanterie de Victor. Les colonnes françaises furent ainsi cachées pendant toute la durée de l'engagement. Malheureusement pour les Anglais, la brigade des canons longs de 6 livres du capitaine Heisse se trouvait alors à l'aile droite, donc trop loin pour pouvoir intervenir. Si cette batterie avait pris position à l'endroit qu'elle devait occuper par la suite, elle aurait pu, à 540 m de distance, riposter au tir français, mais il est plausible que Sir Arthur aurait interdit ce qu'il aurait considéré comme un gaspillage de munitions.

Les 9 bataillons de Ruffin étaient en colonnes par doubles compagnies. Ces bataillons étaient composés de 6 compagnies de 75 hommes, répartis sur 3 rangs de 25 hommes ; le front de chaque bataillon comprenait 50 hommes sur 9 rangs de profondeur. La ligne de feu française (les 9 bataillons côte à côte) alignait donc 450 fusils sur 3 rangs, soit au total 1350 fusils. Puissance de feu formidable en vérité, mais le 9^e régiment d'infanterie légère placé à droite obliqua passablement au nord du Cerro de Medellin et ne participa guère à l'engagement. L'infanterie française se trouva donc réduite à 900 fusils, répartis sur un front de 180 m.

L'infanterie française escalada la colline jusqu'au point où elle ne disposa plus de l'appui de ses canons ; à ce moment critique, elle devenait la proie des 5 pièces de la brigade von Rettberg, en position de part et d'autre de la brigade britannique, tirant à boîtes à mitraille. Les fantassins français se trouvaient alors à 310 m de leur objectif; pour se rapprocher à une distance de 90 m, il leur fallait compter de 3 à 4 minutes, laps de temps qui permettait aux pièces anglaises de tirer 9 à 12 salves. En admettant que les pointeurs aient pu disposer d'une bonne visibilité, 5 pièces tirant 10 salves auraient dispersé une gerbe de 4250 balles, soit l'équivalent d'une salve de 8 bataillons. Si l'on traduit les normes de Müller pour les adapter aux conditions britanniques, un tel feu aurait fait 100 tués et 400 blessés. Nous n'irons pas jusqu'à dire que ce tir fut déterminant, mais il réduisit la puissance de feu de l'infanterie française. En fin de compte, les deux infanteries se trouvèrent face à face. Comme nous l'avons fait pour Albuera, nous déterminerons les fronts respectifs et le nombre de fusils engagés de part et d'autre. Sur les trois fronts de la colonne assaillante, montant sur 3 rangs, la puissance de feu de chaque file peut être considérée comme supérieure de 50% à celle de la file anglaise qui lui faisait face.

Le tir des éléments situés en flanquement fit pencher la balance en faveur des armes britanniques. Nous avons évalué leur nombre plus haut: quelque 650 files, soit 1300 fusils, étaient en mesure de tirer. Aux 900 fusils français s'opposaient donc les 1900 fusils britanniques (répartis comme suit: un front de 300 files à 2 hommes plus 650 files latérales). La carte de Fortescue et ses commentaires laissent à penser que les réserves britanniques, en position plus haut, ont pu tirer par-dessus les unités situées en première ligne. Il écrit que les Français se heurtèrent à 3 bataillons, ce qui aurait encore accru la différence entre le nombre des fusils engagés de part et d'autre. Oman va plus loin et parle de l'action de 6 bataillons de la 2^e division britannique. Compte tenu de l'étroitesse du front, cette estimation semble impossible. Quoi qu'il en soit, l'admirable discipline de tir des Anglais brisa net l'élan de l'attaque française. Hachés par les salves d'infanterie et par les boîtes à mitraille des canons de von Rettberg, les Français battirent en retraite.

Cette phase du combat dura près d'une demi-heure, au cours de laquelle Ruffin perdit un peu plus de 1500 hommes. Comme nous l'avons déjà montré, l'artillerie tira peut-être, durant la progression vers l'objectif, un certain nombre de boîtes à mitraille correspondant à 4000 balles, plus quelques projectiles du même genre par la suite. Quant à l'infanterie britannique, sans doute tira-t-elle entre 15 et 30 salves, soit entre 22500 et 45000 coups de fusil, compte tenu d'une diminution de son effectif. Sans doute peut-on attribuer à l'artillerie anglaise - ses canons étaient dans une position moins favorable qu'à Albuera - la mise hors de combat d'un quart des 1500 hommes que perdirent les Français. Les autres pertes furent, selon toute évidence, le fait de la mousqueterie anglaise. Les 5 pièces anglaises tirèrent pendant une demi-heure ; le total possible aurait pu être de 300 coups, mais les canons ne durent pas tirer plus de 200 projectiles; à raison de 1 à 1,5 soldat touché par canon, l'artillerie anglaise a donc ainsi pu mettre hors de combat de 200 à 250 hommes. Ces chiffres prouveraient une excellente efficacité du tir et laisseraient au crédit de l'infanterie anglaise la mise hors de combat de 1250 à 1300 Français. Avec 20 salves tirant 30000 balles, l'efficacité aurait été de 4%, mais avec 30 salves elle tombe à 3%.

Dans les bataillons de la 2^e division britannique, 835 hommes furent mis hors de combat, principalement en fin d'après-midi, par les tirs des canons français. Les Français alignaient 900 fusils qui tuèrent ou blessèrent 600 soldats britanniques ; l'efficacité du tir de la mousqueterie anglaise était donc supérieure.

De tous ces chiffres, déduisons qu'une infanterie bien entraînée avait un « rendement » de 3 à 5% et qu'un canon, bien situé et bien commandé, pouvait infliger à son adversaire des pertes de l'ordre de 1,5 homme. Comme dans le cas d'Albuera, la portée efficace retenue pour le fusil a été de 200 m ; on a admis qu'à 100 m le tir était efficace à 5%.

Après cet échec des Français contre le Cerro de Medellin, le combat s'apaisa jusque vers midi, heure à laquelle Victor lança une série d'attaques plus ou moins bien coordonnées. Un assaut contre l'extrême droite de la ligne alliée marqua le début de l'après-midi; cet engagement peut faire l'objet d'une analyse particulière. Neuf bataillons d'un régiment allemand, sous le commandement du général Jean Leval, s'élancèrent en colonne par doubles compagnies.

L'effort principal de l'attaque française était porté au point de jonction des troupes anglaises et espagnoles. Progressant en direction de la redoute, les troupes de Victor débordaient quelque peu vers le sud de cet ouvrage, secteur qui était tenu par les troupes espagnoles. Le poids principal de l'assaut porta cependant sur les deux bataillons du général Henry Campbell. Les Français alignaient 50 files par bataillon, sur 3 rangs, soit au total 1350 fusils pour les 9 bataillons. Ils avaient donc une supériorité assez marquée

sur les 2 bataillons anglais à 225 files de 2 hommes, qui totalisaient 900 fusils ; trois facteurs jouèrent contre cette disparité, permettant de rétablir, sinon l'égalité, du moins l'équivalence des armes. Une partie de la force française avait pris la direction du sud de la redoute, ce qui divisait son effort ; à cela s'ajoutait le fait que la progression s'effectuait en terrain très difficile; la redoute, enfin, était occupée par 5 pièces de 3 livres placés sous les ordres de Lawson, et renforcées par 4 pièces espagnoles de 12 livres. Dans de nombreux commentaires, on prétend que cette redoute était inachevée, mais elle n'en fournit pas moins aux artilleurs une protection efficace. A l'abri d'un mur, les pièces de Lawson continuèrent à tirer presque à bout portant, même lorsque les deux infanteries furent sérieusement aux prises.

Les chiffres sont intéressants. L'attaque française dura 45 minutes ; 1007 hommes sur 4500 furent mis hors de combat par les alliés. A Albuera, les 4 canons de 9 livres de Lawson avaient provoqué des pertes de 1000 hommes dans les rangs français et il semble peu probable que les 5 pièces de 3 livres, même renforcées par les 12 livres espagnols, aient réalisé ce jour-là une performance du même ordre. On peut admettre que Lawson tira 300 coups au total (soit à peu près un coup par minute) dans des conditions de visibilité plus mauvaises qu'à l'accoutumée, mettant hors de combat 300 Français, soit le tiers des pertes totales subies par les assaillants. Ces deux conclusions ne démentent pas nos évaluations antérieures. Les 600 autres tués et blessés furent atteints par le feu de l'infanterie qui alignait 900 fusils. Le taux des pertes fut donc inférieur à un tué ou blessé par fusil. L'efficacité française fut encore nettement inférieure ; 1350 fusils n'avaient mis hors de combat que 236 hommes. Peu après, la principale attaque fut lancée contre le centre de la ligne alliée. Comme on le voit sur la carte J, 24 bataillons français s'avancèrent en formant deux grandes lignes - chaque bataillon était en colonne par double compagnie avec un front de 50 hommes sur une profondeur de 9 rangs. La ligne adverse était constituée par 10 bataillons anglo-allemands, appuyés par 9 autres bataillons, qui ne pouvaient participer au combat qu'au moment où ils avançaient jusqu'à la ligne de feu.

Les cartes J et K montrent le dispositif de l'artillerie. La puissance de feu de l'artillerie française était supérieure à celle de l'artillerie anglaise, mais il faut nous souvenir que pour qu'une pièce pût tirer avec efficacité, il fallait qu'elle fût bien pointée et que sa crosse fût posée sur le sol. Si nous admettons une portée pratique de 1000 m, nous voyons que les pièces françaises de 12 et 8 livres, en position sur le Cerro de Cascajal, ne pouvaient engager qu'une partie des défenses britanniques. L'infanterie française disposait du soutien direct de 36 pièces, mais faute d'un système de transmission valable, elles ne pouvaient pas concentrer leurs tirs sur le même objectif. Les 6 batteries étaient réparties sur l'ensemble du front; chaque batterie assumait des missions d'appui au profit de 2 bataillons et se déplaçait entre les unités d'infanterie. Quand un objectif se présentait, on ne pouvait pas concentrer sur lui le feu de plus de 6 pièces. Alignant un plus grand nombre de pièces que leurs adversaires, les Français pouvaient traiter simultanément un plus grand nombre d'objectifs.

On voit mal comment on aurait pu adopter une disposition plus judicieuse des pièces des artilleries alliées. Les positions des canons avaient été déterminées par la nécessité de fournir à l'infanterie la couverture qui lui était indispensable, tout en assurant la défense du Cerro de Medellin. Dans tout ceci, on voit notamment qu'au centre de la ligne anglaise, la couverture assurée par le tir à boîtes à mitraille était nettement insuffisante. Par ailleurs, l'artillerie, occupant des positions flanquantes, devenait moins efficace dans le cas d'une attaque sur un large front; les bataillons assaillants placés en échelons latéraux pouvaient apporter aux autres unités une protection non négligeable. Grâce aux notes très détaillées que nous a laissées Unger, nous sommes en mesure d'établir un point essentiel: le commandement britannique avait réussi à percer toutes les intentions de son adversaire.

Dès que les alliés pressentirent que la troisième et dernière attaque française allait se porter contre le centre et la droite de la ligne anglo-allemande, la brigade Heisse, qui disposait de canons de 6 livres, alors les pièces les plus puissantes de toute l'artillerie alliée, reçut mission d'effectuer une rocade. Quittant l'aile gauche, elle vint prendre position à gauche des 2 bataillons de la Garde. Par cette nouvelle disposition, les alliés accroissaient considérablement la puissance de feu dont ils pouvaient disposer contre le centre de la colonne française. La carte L permet de voir que ce déplacement supprimait la lacune qui existait au début. La souplesse avec laquelle l'artillerie alliée fut utilisée ne permettait qu'en partie de compenser son infériorité numérique. Disposant d'un plus grand nombre de tubes, les Français pouvaient tirer contre les Anglais un nombre supérieur de projectiles.

Quand on examine la puissance de feu des deux infanteries, on est conduit à des conclusions toutes différentes. L'assaillant avançait avec 12 bataillons de front à 50 files sur 3 hommes de profondeur et pouvait donc aligner 1800 fusils. Les 8 bataillons alliés comptaient au total 5964 hommes et, initialement du moins, la défense disposait d'une supériorité de tir de 2,5 contre 1. Certes, les pertes de l'infanterie anglaise furent plus importantes, du fait de l'action des canons français, que celles qu'éprouvaient les rangs français du fait de l'artillerie anglaise. Si la supériorité en artillerie favorisait l'assaillant, ce dernier était loin de disposer d'un pareil avantage en ce qui concerne les fusils. Ici, la proportion était nettement plus favorable au défenseur; il semble même que sa supériorité en armes d'infanterie aurait dû lui permettre d'obtenir aisément le succès; or, tel ne fut pas le cas. Au cours de la farouche mêlée qui s'engagea, les alliés se trouvèrent un instant dans une situation critique, mais Sir Arthur avait un métier très sûr. Il avait vu sa garde se porter en avant pour charger la colonne française et pour échapper ainsi au tir d'artillerie auquel elle était exposée. Il ne lui avait pas échappé qu'une brèche avait été ainsi ouverte dans le dispositif de la ligne britannique. Aussi avait-il donné l'ordre au moment opportun au 48^e Foot de monter en ligne pour rétablir la continuité de la ligne, un instant menacée.

Trois raisons peuvent expliquer le fait que la supériorité du tir britannique n'ait pas joué immédiatement. Si les Français étaient handicapés par l'étroitesse d'un front d'attaque qui limitait leur puissance de feu, ils disposaient cependant de puissantes réserves; ils pouvaient agir par saturation. Le fait de voir surgir sans cesse de nouveaux renforts avait un effet démoralisant sur les alliés.

Une deuxième explication peut être trouvée dans le simple fait que les armes individuelles étaient relativement médiocres; accroître le nombre des fusils ne donnait pas une supériorité aussi automatique que des calculs faits sur le papier auraient pu le laisser entendre. Examinons maintenant les performances de l'une et de l'autre des deux infanteries. Les alliés perdirent au total 2249 hommes, mais les pertes provoquées par les 1800 fusils français furent certainement inférieures à ce nombre. On peut attribuer à l'infanterie française sans crainte de se tromper, des pertes de l'ordre d'un combattant anglais par fusil. De 5000 fusils au départ de l'action, les alliés n'en comptaient plus que 2700 à la fin; au cours du combat, la moyenne s'élevait peut-être à 4000 fusils. Ils furent responsables de 2200 tués ou blessés dans les rangs français; ce calcul fait ressortir que le rendement du fusil britannique pendant cette action fut inférieur à celui du fusil français.

Enfin, tout historien militaire sait que le moral constitue un facteur déterminant dans l'issue de la bataille. Dans l'impossibilité de saisir par des données numériques ce facteur dont l'importance ne saurait pour autant nous échapper, nous dirons simplement ici que le camp qui réussit à mettre en oeuvre le plus grand nombre de fusils - et qui le fit parce que ses hommes étaient animés d'une grande fermeté - remporta la victoire.

Il nous faut maintenant considérer l'ensemble de la bataille pour analyser l'action de l'artillerie. Les alliés ne disposaient que de 30 pièces contre 66 canons français et ils parvinrent cependant à relever le défi réel constitué par ce déséquilibre. Admettons qu'un

tiers des pertes françaises et deux tiers des pertes alliées soient imputées à l'action de l'artillerie; dans ces conditions, les 66 canons français mirent hors de combat 3600 hommes, soit 55 par pièce. Inversement, les 30 canons britanniques mirent hors de combat 2400 hommes, soit 80 par pièce. Quoique numériquement inférieure, l'artillerie alliée obtint, semble-t-il, un rendement supérieur à celui de l'artillerie française. Notons aussi qu'en chaque occasion, lorsque l'attaque de l'infanterie française se trouva brisée, les alliés chargèrent à la baïonnette et refoulèrent l'ennemi jusque sur ses pièces. Au cours de ces ruées en avant, et des reflux qui suivirent, les alliés se trouvèrent sous un tir à bout portant et souffrirent de fortes pertes. Si l'on excepte les phases où l'artillerie française put tirer dans des conditions particulièrement favorables (il y en eut plusieurs), on observe que son rendement moyen ne correspond guère qu'à la moitié de celui de l'artillerie alliée.

De toute évidence, au cours de ces opérations, les deux artilleries adoptèrent des tactiques très différentes. Les Français avaient décentralisé plus de la moitié de leur artillerie, pour en attribuer les pièces aux bataillons. Dans ces conditions, les canons bataillonnaires ne servaient qu'à prolonger le champ d'action des armes individuelles. Le reste de l'artillerie française, le parc proprement dit, était utilisé comme un bélier pour défoncer les lignes adverses. Cependant, à la bataille de Talavera, une erreur dans l'appréciation du terrain conduisit Victor à placer sa batterie principale dans une position qui ne lui permit guère d'influencer le cours de la bataille.

L'artillerie alliée fut mieux utilisée. il est difficile de voir comment on aurait pu la disposer avec plus d'habileté. Quoique nous n'en ayons pas de preuve, il semble que le choix des positions fut déterminé par le commandant en chef lui-même. Nous disposons à ce sujet d'un rapport très intéressant dont aucun historien militaire - à notre connaissance du moins - n'a fait état; même Unger a passé cette source sous silence. Toutes les éditions de *The Bombardier and Pocket Gunner* publiées après 1809 contiennent de courtes descriptions ayant trait à l'action de l'artillerie dans diverses batailles. Nous y trouvons Talavera ; il n'est pas inutile de reproduire ici le diagramme qui illustre ce court texte (carte M) : il montre sous une forme schématique l'emplacement dans la redoute des pièces de Lawson, ainsi que les positions des unités de l'infanterie et de l'artillerie du reste de l'armée. Le texte précise qu'au moment où la colonne française s'avança à portée de tir pour l'attaque finale, les canons situés sur la gauche firent mouvement en avant, pour gagner des positions leur permettant de tirer sur le flanc droit de la colonne française. Ces dispositions tactiques étaient certainement possibles et il semble impensable qu'une telle déclaration aurait pu figurer dans ce manuel d'entraînement de l'artillerie royale, si elle avait été sans fondement. Comme pour rendre plus vraisemblable encore le commentaire, un conseil de prudence figure aussi dans ce texte et il souligne que, du fait de ce mouvement en avant, les pièces anglaises étaient devenues vulnérables au tir des pièces françaises occupant des positions flanquantes, et il s'agit manifestement ici des canons de Victor qui étaient en batterie sur le Cerro de Cascajal.

On sait que les déplacements de faible importance fréquemment effectués par l'artillerie en cours de combat, sont rarement consignés, sauf dans des documents personnels. Décidés par les chefs de batterie, ces mouvements n'exigeaient pas l'emploi de chevaux; les servants déplaçaient les pièces à l'aide de prolonges.

Ces constatations nous conduisent à penser qu'à la bataille de Talavera, l'artillerie alliée fut mieux dirigée et manoeuvrée que l'artillerie française. Sans doute sa faiblesse numérique incita-t-elle le commandement à en tirer un meilleur parti ; la souplesse de l'organisation britannique devait grandement lui faciliter les choses. Comme à Albuera, la puissance de feu d'une batterie bien placée devait se révéler d'un poids considérable.

Si les canons décimèrent les assaillants et continuèrent à les harasser lors de leur prise de contact, ce furent en définitive les fantassins qui, avec leurs fusils et leurs baïonnettes,

décidèrent de l'issue de la bataille. Dans l'ensemble, les 4000 fusils français firent 1300 victimes tandis que les 7000 fusils britanniques en provoquèrent 3600. Ces chiffres semblent indiquer que les Britanniques, agissant à partir d'une position défensive, bénéficiaient de ce fait d'une nette supériorité du point de vue du tir d'infanterie. Nous ne chercherons à tirer de ces chiffres qu'une conclusion d'ordre général. A maintes reprises, nous avons signalé que le tir de l'infanterie anglaise pouvait être de qualité inférieure à celui de l'infanterie française. Nous en concluons que la quantité pouvait l'emporter sur la qualité et que le camp qui réussissait à mettre en ligne la plus grande puissance de feu gagnait la bataille.

Comme à Albuera, l'artillerie n'effectua des tirs de contrebatterie que dans une mesure très limitée, et en général le résultat en fut remarquablement inefficace. Mis à part la grosse batterie française, qui avait pris position sur le Cerro de Cascajal, l'artillerie n'offrait pas de cibles intéressantes. Or, cette grande batterie du Cerro de Cascajal était trop éloignée des canons anglais pour que ceux-ci puissent la prendre à partie. Pour les artilleurs britanniques, l'infanterie française constituait un objectif prioritaire que justifiait à la fois son volume et la menace qu'elle faisait peser sur la ligne du défenseur.

« Puissance de feu, l'efficacité des armes sur le champ de bataille de 1630 à 1850 » par le Major Général B. P. Hughes